

Sermons sous les décombres *au miroir du monde commenté*

Delphine Horvilleur n'emploie pas mes catégories, et je ne voudrais pas l'enrôler sous elles. Ce qui suit n'est pas une présentation de son livre, faite par ailleurs, mais une lecture à travers la grille que j'élabore depuis des années sous le nom de *monde commenté*. Si l'exercice vaut quelque chose, c'est moins parce que le livre la confirme que parce qu'il lui résiste, et l'oblige à préciser ce qu'elle condamne et ce qu'elle épargne. Une tradition qui s'est construite pendant deux millénaires sur le commentaire est la meilleure pierre de touche pour une critique du commentaire.

Le livre s'ouvre là où ma réflexion pourrait commencer : sur un effondrement et sur une injonction à parler. En 2002, étudiante à New York, Delphine Horvilleur lit chaque jour dans le métro l'autocollant de la police, *If you see something, say something*. La formule, note-t-elle, pose discrètement des questions plus philosophiques : le visible est-il toujours dicible, le dicible forcément audible ? Et si le propre de toute crise était de rendre les mots inefficaces ? Elle fait remonter cette ruine bien avant le 7 Octobre, à une « ère d'indicibilité » où les mots se sont vidés de leur sens, comme une réplique, dit-elle, à la chute des Tours jumelles. Ce diagnostic est celui que je nomme la seconde défaite du Logos : non pas des mots qui manquent, mais des mots qui tournent à vide.

Elle en donne la grammaire avec une précision d'entomologiste. Tant de phrases, raconte-t-elle, commençaient par « moi, qui suis de gauche », « moi, qui suis de droite », « moi, qui suis une féministe convaincue ». Je ne connais pas de meilleur résumé du monde commenté : la position de celui qui parle précède le propos et finit par en tenir lieu. Le « moi, qui suis » est un badge, et ce qui suit n'a plus besoin d'être entendu, seulement rangé. Les mots deviennent des slogans, des cris de ralliement qui servent à exclure et à ne plus converser ; on s'envoie « réacs », « fachos » ou « wokes » au visage sans pouvoir dire ce qu'on entend par là. Après le 7 Octobre, le phénomène s'aggrave. Les mots mutent en objets flottants non identifiés, et le « *It depends on the context* » resté attaché aux présidentes d'universités américaines auditionnées par le Congrès achève de rendre les dictionnaires inutiles. *Commento ergo sum* : je dis d'où je parle, donc je suis.

Sa réponse tient en une question, qu'elle pose en coupant la parole : quelle droite, quelle gauche, quel féminisme ? Dans le sermon de Pessah 2024, elle la reformule : « C'est-à-dire ? Qu'entends-tu par là ? » La question est double. Elle ramène le mot vers une définition, et elle s'adresse à quelqu'un : elle tutoie. Au « moi, qui suis » du badge, elle oppose le *tu* de l'interpellation. Adèle Van Reeth, à sa table familiale, posait la même question sous la forme du moraliste, « De quoi parle-t-on ? », qui ramène le signe à la chose. Celle d'Horvilleur est celle de l'exégète, qui ramène le mot à celui qui le prononce. Deux tables, deux questions jumelles, et une même conviction : le monde commenté ne se combat pas par le silence, mais par l'interruption.

L'avant-propos contient aussi la plus belle parabole du livre sur le commentaire. Dans un cours d'exégèse à l'école rabbinique de New York, tout près de Ground Zero, le professeur écrit au tableau quatre lettres, PAIN, et demande à un étudiant américain de les mimer : il se tord de douleur. Delphine Horvilleur, à son tour, fait mine de croquer une tartine. De la douleur à la boulangerie : la leçon, dit-elle, était celle de l'exégèse de l'impossible exégèse. Les mots peuvent toujours dire autre chose qu'eux-mêmes, et la phrase suivante est d'une cruauté exacte : l'affliction des uns est parfois la mise en appétit des autres. Vient alors la formule que ma grille ne peut que recueillir : « Le commentaire fait alors taire ce qu'on a décidé de ne pas lire. »

La parabole dit pourtant plus qu'elle ne paraît. Dans la classe, les deux lectures ont coexisté ; le professeur ne demandait pas laquelle était la bonne, il montrait que le mot les portait toutes deux. Le commentaire rabbinique est cette coexistence. Le commentaire qui fait taire commence lorsqu'une lecture se prend pour le texte. La ligne de partage ne passe donc pas entre interpréter et ne pas interpréter, mais entre une interprétation qui se sait interprétation et une interprétation qui l'oublie. Et l'après-7 Octobre a donné à la parabole son sens le plus sombre : la douleur des uns est devenue le pain des autres, matière à commentaire, consommée et digérée dans le flux.

La distribution même du mot dans le livre trace cette ligne. Sur six occurrences, trois tiennent le commentaire dans la marge : les retouches du fils de David Grossman sur le tapuscrit paternel, ce

« commentaire dans la marge » qu'Horvilleur tient pour le moteur secret de la mère juive, inquiète que ses enfants puissent ne pas écrire la suite de l'histoire, et le poème d'Amichaï, le plus beau commentaire, selon elle, jamais écrit sur la Genèse. Deux le montrent dégradé, quand il fait taire ou quand il vise sa vie, son physique, sa légitimité ; la dernière n'est que le bruit des « commentaires et analyses » médiatiques. La marge, la place, la cible : le commentaire noble écrit à côté du texte, le commentaire dégradé prend sa place ou se retourne contre une personne. Le critère que je cherchais pour ne pas condamner tout commentaire est peut-être là, dans cette géographie de la page.

Le sermon de Kippour sur le bouc émissaire permet d'aller plus loin. Delphine Horvilleur y retrace une chaîne de substitutions : le bélier offert à la place d'Isaac, le bouc chargé des fautes du peuple, puis, après la destruction du Temple, le récit qui remplace le rite. Les rabbins ont marqué cette dernière substitution d'un mot, *ke-ilou*, « comme si » : celui qui étudie les lois de l'holocauste est comme s'il l'avait offert. Le monde commenté serait le moment où ce « comme si » tombe. Le commentaire ne remplace plus un acte absent, il se prend pour l'acte : l'indignation vaut engagement, le message vaut présence. Les mots ne remplacent plus un sacrifice, ils remplacent tout ce qui coûte. La chaîne peut alors se remonter. Quand la parole oublie qu'elle remplaçait une victime, elle se met à en désigner une. Horvilleur l'a vécu, et elle le dit d'une phrase : il suffit de « cracher avec la meute ». Le bouc émissaire revient, et c'est par les mots qu'il revient.

Le sermon de Pessah 2024 donne à ce diagnostic sa forme théologique. L'Égypte, selon les rabbins, est moins un pays qu'un état mental et linguistique : la *galout hadibbour*, l'exil de la parole. La mystique juive, que le sermon ne convoque pas, lit d'ailleurs *Pessah* comme *pé sa'h*, la bouche qui parle ; la sortie d'Égypte est une libération du langage, et celui qui la conduit a la bouche lourde. Delphine Horvilleur en tire la conséquence qui m'importe le plus, parce qu'elle conteste une pente de ma propre grille. Elle n'appelle pas au silence. Elle appelle, autour des tables familiales, à retrouver les mots qui nous extraient de l'exil et à « ne fuir aucune conversation ». Le remède au monde commenté ne serait pas l'abstention, la chambre de Pascal ou le monastère de Van Reeth, mais une parole réglée : on ne raconte rien tant qu'une question n'a pas été posée, de préférence par un enfant. Mon goût de l'*hésychia* y trouve une objection sérieuse.

Reste Samson, figure centrale du livre sans en être le sujet. Horvilleur le lit, après Yuval Noah Harari, comme le héros qui a perdu son âme pour solder ses comptes avec les Philistins, quand le Talmud de l'exil avait défini la force comme maîtrise de soi ; et c'est à Gaza que la Bible le fait mourir, sous le temple qu'il abat sur lui et sur ses ennemis. Ma grille ajoute une lecture que le sermon frôle. L'énigme de Samson, « du fort est sorti le doux », n'est pas une question qui ouvre mais un piège : posée pour gagner un pari, elle se paie, une fois la réponse arrachée à sa femme, de trente morts à Ashkelon. Il y a des questions qui transmettent et des questions qui piègent ; le monde commenté a fait des secondes son ordinaire. Quand l'énigme a échoué et que les mots sont épuisés, il ne reste qu'à faire tomber les colonnes : l'effondrement du temple suit celui de la parole.

Un sermon de Rosh Hashana fait entendre, hors saison, une comptine du seder, *Had Gadya*, et lui donne le rôle inverse de la chaîne de Kippour. Le chevreau acheté deux zouz est mangé par le chat, le chat mordu par le chien, et ainsi de suite jusqu'à l'ange de la mort : une chaîne de causalité sans fin, où chacun frappe pour venger le précédent. Là où le rite substituait pour épargner, la ritournelle enchaîne pour punir. Delphine Horvilleur la relit à travers la version qu'en a donnée la chanteuse israélienne Chava Alberstein, qui ajoute aux quatre questions rituelles une cinquième, sur la fin du cycle de la vengeance. On ne saurait mieux marquer ce qui sépare la question de l'énigme : l'énigme de Samson nourrissait la violence, la cinquième question l'interrompt. Et le chevreau, *gadya*, est de la même espèce que le bouc de Kippour. Sous les décombres, c'est toujours le même animal qui attend de savoir si l'on parlera ou si l'on frappera.

Le sermon de Kippour 2025 met côte à côte deux textes du Talmud qui disent les deux régimes de la parole en temps de discorde. Le premier oppose Hillel et Shammaï. Une voix céleste déclare que les paroles des uns et des autres sont « celles du Dieu vivant », mais la Loi suivra Hillel, parce que ses disciples citaient l'argument adverse avec respect avant d'énoncer le leur. C'est l'exact contraire du « moi, qui suis... » : on commence par la parole de l'autre. Et cette pluralité n'est pas un relativisme, puisque chaque parole reste rapportée à une Parole vivante, quand les groupes

WhatsApp qu'évoque Horvilleur n'opposent que des « j'ai raison, tu as tort ». Le second texte se passe un siècle plus tard, dans Jérusalem assiégée, où les zélotes font taire les modérés en les traitant d'ennemis intérieurs. Yohanan ben Zakkai, qui ne peut plus parler même aux siens, sort de la ville dans un cercueil et obtient de Vespasien Yavné et ses sages. Le judaïsme de l'étude naît des ruines du Temple, et son nom, rappelle Delphine Horvilleur, est le verbe « construire » au futur. On tient là peut-être le critère le plus net : le commentaire de Yavné se conjugue au futur et s'adresse aux générations, le monde commenté se conjugue au présent de l'actualité. Entre les deux textes, elle pose une question toute simple, quelle heure est-il ? L'heure de Hillel ou celle de Yavné ? C'est la question du *kairos*, celle que le monde commenté ne pose jamais, puisqu'il vit à l'heure des nouvelles. La tradition, du reste, ne fait pas de Yavné une épopée : le Talmud rapporte qu'on reprocha à ben Zakkai d'avoir demandé trop peu, quand il aurait pu demander qu'on épargne Jérusalem. Sortir des murailles sauve la parole, mais laisse la ville aux zélotes et aux Romains.

Le dernier sermon, prononcé à Simhat Torah au lendemain de la libération des derniers otages vivants, le même jour du calendrier hébraïque que le massacre deux ans plus tôt, ferme le livre sur une philosophie de la lecture. Simhat Torah est la fête de la lecture : on y lit les derniers mots du Deutéronome et l'on reprend aussitôt, d'un même souffle, la Genèse. Le début ne se lit qu'à la suite de la fin. La Torah elle-même commence par un *beth*, la deuxième lettre, et non par l'*alef* ; le midrash dit que cette lettre, fermée derrière et ouverte devant, interdit de demander ce qui fut avant pour ne regarder que ce qui suit. François Jullien, dans *Puissance du pensif* (Actes Sud, 2025), rappelle que l'allemand dit *nachdenklich*, « penser après » : la lecture juive est cette pensée de l'après-coup, qui renonce à savoir où le texte a commencé et ne le referme jamais, quand le monde commenté pense pendant. Horvilleur en tire aussitôt la leçon politique : au Proche-Orient, les uns se disent « le Alef de l'histoire et de la géographie », les autres désignent l'adversaire comme le Alef de tous les malheurs. Le monde commenté est un tribunal des origines, où chacun se proclame *alef* ou l'assigne à l'autre ; le « moi, qui suis... » était déjà une revendication d'*alef*. Le commentaire rabbinique est un *beth* qui se sait *beth*, autre façon de dire le « comme si ». Et lorsqu'elle nomme le conflit « guerre de Simhat Torah », Delphine Horvilleur range l'événement dans le cycle de ce qui se lit, au lieu de l'abandonner à ce qui se commente.

Ce sermon contient aussi la plus belle page sur le bégaiement. « Il fut soir, il fut matin » : le verset, écrit-elle, bégai une même idée ; le jour commence dans le soir qui nous échappe, et l'aube vient pour qui sait ce qu'il doit à la nuit. Après Moïse le bègue, c'est le récit de la Création qui bégai ; le slogan, lui, ne bégai jamais. Sergio Quinzio n'aurait pas désavoué cette aube qui ne se lève pas par oubli de la défaite. Puis Horvilleur relit les deux mots. *Erev*, le soir, se lit aussi *arev*, celui qui se porte garant d'un autre ; *boker*, le matin, renvoie à la critique qui corrige celui qui s'égare. « Il fut solidarité, il fut sens critique » : c'est la tension pascalienne, qui touche les deux extrémités à la fois. Le jeu est un choix, car *erev* signifie aussi le mélange, et la racine de *boker* donne le bétail ; toute interprétation fait taire un sens rival. Mais elle le sait, puisqu'elle rappelle que chaque mot hébreu a plusieurs traductions possibles, et elle présente sa lecture comme une résonance, non comme une vérité. Elle passe ainsi son propre test : le « comme si » est sauf.

Le premier sermon du recueil, celui qu'elle avait essayé de ne pas écrire le soir de Kippour 2023, deux semaines avant le massacre, est placé sous le signe de Leonard Cohen et de sa chanson *Anthem*, dont elle développe elle-même le refrain : la fêlure comme passage de la lumière. L'avant-propos, écrit en 2026, s'arrête longuement sur les Tables brisées et sur des mots « qui feront un écrin au vide ». D'un bout à l'autre de ces trois années, la même théologie : le sacré se dit dans le creux. Dans mes termes, la fêlure est le lieu de la Parole, l'espace où une adresse peut encore venir ; le monde commenté est la fêlure colmatée, le creux rempli de bavardage, d'insulte et de certitude. Delphine Horvilleur nomme ce colmatage idolâtrie. Je l'appellerais volontiers le cancer d'un *logos* qui a perdu sa Parole.

Il faut dire aussi où le livre met la grille à l'épreuve. Le commentaire qui fait taire n'est pas seulement celui des autres. Le sermon de novembre 2023 lit les absences au cortège contre l'antisémitisme à travers la seule rivalité des luttes, et la guerre à Gaza n'y apparaît pas ; il lit Ésaü comme un simple jaloux, en taisant la ruse de Jacob, que la tradition elle-même lui fait payer. Même l'exégète ne résiste pas toujours à l'appât : à Kippour 2025, elle découvre dans Jérémie qu'un des assassins du gouverneur Guedalia s'appelle « Ismaël fils de Netanyahou », précise qu'il

ne faut rien en conclure, et le raconte pourtant ; la coïncidence circulera sans sa mise en garde. Horvilleur sait ses angles morts, et c'est le mérite de sa relecture : elle reconnaît qu'il lui a fallu des semaines pour nommer la douleur palestinienne, et en avril 2024 Gaza est dans ses mots. L'antidote n'est pas immunisé contre le poison ; il est fait de la même substance, comme le *pharmakon* de Platon. Ce qui l'en distingue, c'est qu'il se relit. Et il ne l'emporte pas : Horvilleur a été submergée par les commentaires, ses sermons n'ont pas endigué le flot. Le commentaire en marge ne prouve pas sa valeur par sa force, mais par sa survie, comme un reste. Elle le dit à la fin du sermon sur Samson, en des termes que Quinzio n'aurait pas reniés : personne ne sait répondre à ces questions, et pourtant nous n'avons pas le luxe de ne pas nous les poser. C'est une *disperata speranza* à hauteur de table.

Le livre laisse ainsi face à face trois grammaires.

Celle du monde commenté, « moi, qui suis... », qui se croit *alef* et porte son badge avant la parole.

Celle de l'exégète, « Qu'entends-tu par là ? », le tutoiement qui interrompt.

Et celle que la tradition place à sa source, au mont Moriah, quand Abraham répond trois fois, à Dieu, à son fils et à l'ange : « Me voici. » Le monde commenté dit *moi* ; l'exégète demande *tu* ; la Parole répond *me voici*, et sait qu'elle arrive après. Le dernier sermon, d'ailleurs, s'ouvre sur une bénédiction qui dit *Tu* et rend grâce d'être arrivé jusqu'à ce jour.